



VOL. II.—No. 8.

MONTREAL, JEUDI, 23 FEVRIER, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.  
{ PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

UN RAPPROCHEMENT.

En mil huit cent trente-trois, au milieu des luttes ardentes que des catholiques éminents se livraient, en France, le Souverain Pontife donnait à Veillot les conseils suivants :

“C'est pourquoi il serait bon, non-seulement pour vous-même, mais encore pour l'utilité de l'Eglise, que, tout en prenant librement en main la cause de la vérité et la défense des statuts et des décrets du siège apostolique, vous examiniez d'abord avec grand soin toutes choses, et que, surtout dans les questions où il est licite de soutenir l'une ou l'autre opinion, vous évitiez constamment d'imprimer au nom des hommes distingués la plus légère flétrissure. Et en effet, tout journal religieux s'imposant l'obligation de défendre la cause de Dieu et de l'Eglise et le Souverain pouvoir du Siège apostolique, doit être fait de telle sorte, que rien de contraire à la modération, rien de contraire à la douceur n'y vienne choquer le lecteur. C'est le vrai moyen d'attirer sa bienveillance et de lui persuader plus aisément combien cette cause l'emporte sur toutes les autres, et quelle est l'excellence du siège apostolique.”

M. de Falloux écrivait à peu près dans le même temps ces sages conseils :

“Que le christianisme ait des ennemis, cela est malheureusement vrai et le sera de tout temps. Nous louerons volontiers les journaux catholiques d'avoir résolument tenu tête aux plus opiniâtres et aux plus audacieux. Nous souhaiterions même que les journaux religieux rendissent plus souvent au clergé et aux fidèles le service de réfuter l'erreur savante en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, comme en France. Foubach ou Proudhon, Strauss ou Ewald, Bunsen ou Michelet, sans cesse qualifiés, rarement combattus, vaudraient la peine d'être terrassés, selon la méthode des grands apologistes chrétiens, par la supériorité de la science, par la vigueur des raisons, non par des exécutions sommaires et des épigrammes ; et ce qu'on ne pourrait entreprendre soi-même, il faudrait l'emprunter aux travaux des savants laborieux, des théologiens autorisés, et leur prêter la popularité d'une publicité quotidienne.”

Ailleurs M. de Falloux ajoute ces belles paroles :

“Nous pensons donc et nous disons à nos adversaires : La catholique le plus timide serait moins nuisible à la religion que votre zèle et votre apologie. Il ne s'agit pas de savoir lequel, de vous ou de nous, est le seul détenteur de la vérité ; mais lequel des deux favorise ou compromet son développement à travers le monde, qui s'épuise et languit, faute de la connaître et de l'aimer.”

J'apporte ces autorités qui me tombent sous la main, par hasard, à l'appui d'une thèse que je soutenais, il y a quelques jours, et du programme que je prenais la liberté de tracer à ceux qui sont ou se font en Canada les représentants de la religion catholique.

Si ces autorités avaient de la valeur en France à l'occasion des luttes qui divisaient le parti catholique, combien à plus forte raison s'appliquent-elles à notre état de société.

En France où l'impiété forme un parti si puissant et si redoutable par l'esprit, le talent, le sarcasme et l'ironie, je comprends le rôle d'un homme comme Veillot, faisant armes de tout contre des adversaires acharnés et implacables, prêt à les rencontrer sur tous les terrains. Répondre au persiflage par le persiflage, rendre dent pour dent, œil pour œil dans une société où la conciliation n'a rien à gagner, peut être chose utile et nécessaire même. Il peut y avoir dans les luttes de l'intelligence, comme dans les combats de la terre, des Attilas dont l'unique mission est de châtier et de frapper.

Ces hommes là ne convertissent pas, mais ils désarment le mensonge et l'impiété en les combattant face à face avec leurs propres armes ; ils détruisent souvent l'effet dangereux d'une spirituelle raillerie, d'un trait sarcas-

mique par une réplique violente et acérée qui déconcerte l'ennemi et met les rieurs de leur côté. Et certes, si on n'aime pas les violences de cette foi sauvage et belliqueuse, on ne peut s'empêcher d'en admirer souvent l'énergie et l'attitude au milieu d'un monde incrédule et moqueur. Le spectacle de cet homme de génie s'agenouillant publiquement devant les choses saintes, objets des railleries et des mépris de l'impiété, est plein de grandeur et d'enseignements. En France, de plus, la religion a la haute main sur la société, elle est la religion de l'Etat, la violence de ses défenseurs peut effrayer et blesser les gouvernements sans danger.

Mais en Canada, je crois qu'il est dangereux de donner trop d'importance à la polémique catholique de M. Veillot et de la représenter sans cesse comme la personnification la plus pure et la plus élevée du catholicisme.

Je l'ai déjà dit et je le répète avec plus de force maintenant, que je puis apporter à l'appui de mes paroles la plus puissante autorité, la religion catholique doit être douce et conciliante dans ce pays ; c'est la condition indispensable de sa conservation, de son influence et de sa propagation.

Au milieu des symptômes de révolte et de division qui se manifestent au sein de notre population, il est temps plus que jamais de faire entendre cette vérité. Qui sait jusqu'à quel point déjà les violences et les exagérations sont responsables de ces erreurs et de ces symptômes ? Dieu seul, sans doute, peut dire comment se forment les opinions humaines, par quelles influences certains caractères sensibles sont conduits dans les sentiers de l'erreur.

“A force de s'entendre dire qu'on est jansénistes, a dit l'illustre Royer-Collard, on finit par avoir envie de l'être.” “On crie tant à l'ennemi, a dit un autre écrivain, qu'on finit par le faire venir.”

Je crois que l'histoire de nos vingt dernières années démontre d'une manière frappante la vérité de ces pensées aussi justes que profondes.

Il serait curieux et instructif après avoir fait la part de l'aigreur et de l'orgueil froissé, de voir ce qui resterait d'impiété réelle au fond de toutes nos discussions religieuses. Lorsque les défenseurs de la religion dans un pays, n'ont pas pour unique but la vérité et le bien, les résultats les plus funestes ne tardent pas à se manifester.

Comme alors la palme appartient à celui qui crie le plus fort, on s'attaque à tout et on fait des ennemis pour avoir le mérite de les renverser. Les opinions les plus patriotiques deviennent des erreurs religieuses, la franchise, la liberté et l'indépendance, des écarts scandaleux. Il ne suffit plus alors d'être bon citoyen et de remplir ses devoirs envers la société et la religion avec sincérité et l'approbation de son directeur spirituel, pour trouver grâce auprès de ces messieurs, il faut avant tout abdiquer complètement sa raison en leur faveur. Et lorsque la lutte languit, faute de combattants, que le désert se fait autour de soi, on se jette sur ceux même dont on avait exploité le zèle pendant des années ; on lance le gant aux sommités catholiques.

De là des aigreurs des mécontentements et des colères où des deux côtés on perd souvent la tête en attendant qu'on perde la foi. De là aussi des défiances qui seraient un obstacle puissant à l'expansion de la religion parmi les nations qui ne la connaissent pas et à l'accou-

plissement de sa mission sur ce continent. Au lieu d'être le flambeau dont les rayons devraient des bords du St. Laurent se refléter sur tous les peuples de l'Amérique et se fasciner, elle ressemblerait à ces fanaux qui sur la mer avertissent le voyageur de s'éloigner.

Et de tout cela il pourrait résulter qu'un jour la religion en danger se trouvera en présence de haines et de colères implacables et des rancunes coalisées des catholiques mécontents, des protestants et des gouvernements.

Ces conséquences sont faciles à prévoir ; c'est l'histoire du monde qui se répète depuis des siècles, les mêmes causes produisant partout les mêmes effets. Il ne faut pas s'attendre que la religion n'aura pas encore des crises et des tempêtes à traverser dans ce pays, il faudrait méconnaître la nature humaine pour se bercer d'une pareille illusion.

Les représentants du catholicisme en Canada doivent travailler à conjurer ces épreuves et ces tempêtes en évitant des erreurs qui les ont souvent produites ailleurs.

Nous avons raconté, il y a quelque temps, comment Mgr. Plessis vint à bout d'établir l'église du Canada sur des bases solides et durables, avec quelle habileté il sut triompher des préjugés ligués contre elle. Il serait bon de marcher sur les traces de cet illustre évêque afin de ne pas perdre le fruit de ses travaux.

L. O. DAVID.

CORRESPONDANCE.

L'ÉDUCATION.

MM. les Rédacteurs de *L'Opinion Publique*.

J'ai suivi avec un bien vif intérêt tout ce que *L'Opinion Publique* a publié depuis quelques semaines touchant l'éducation. La question avait pour moi d'autant plus de piquant qu'elle éveillait en moi des souvenirs relativement jeunes encore. Ce qu'on écrit vos correspondants est profondément vrai : l'on sort du collège avec un bagage de connaissances plus ou moins utiles et de prétentions que le monde, sous son talon d'acier, a bientôt broyées. Et c'est là le premier désenchantement de la vie.

L'éducation des jeunes gens comprend deux parties assez différentes : La première est donnée au collège, la seconde se fait dans le monde, et est presque toujours le corollaire de l'autre.

Toutes les matières enseignées dans nos grands collèges, sont essentielles sans doute, mais ne le sont pas toutes également. Malheureusement, il arrive souvent que des matières de première nécessité sont négligées au bénéfice d'autres bien moins indispensables. Ainsi l'on casse la tête des élèves avec le grec et l'histoire des temps antiques, puis on les laisse presque ignorer la langue anglaise et l'histoire de leur pays. L'on dit adieu aux bancs du collège sans savoir de la langue de Milton que *yes et no*, et de notre glorieuse histoire, à peine se souvient-on de quelques dates et de quelques noms. Est-ce que l'histoire de la patrie n'offrirait pas à l'élève d'aussi beaux et héroïques dévouements, d'aussi sages et sublimes enseignements que l'histoire de l'antiquité païenne avec ses dieux voleurs et adultères ? Est-ce que l'anglais serait aujourd'hui moins utile que le grec.

Quant au latin, j'avoue mon faible pour cette auguste vieillie, et je répute pour passablement arriéré tout homme de profession qui ne sait plus converser avec nos bons vieux païens si fins et si fous ; si graveleux et si comme il le faut. Pourtant je serais fort aise aujourd'hui de savoir un peu moins